

POSITIONNEMENT ET REGARD

Annick DESMIER MAULION

Peintre plasticienne.

Maître-assistante à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris la Villette. ENSAPLV.

Introduction

Que devient la pratique artistique lorsqu'elle est impliquée dans des territoires, des problématiques, des réalisations d'une autre nature que les siens propres, autrement dit comment s'exerce la transversalité des modes de pensée et de pratique propres à l'artiste lorsque ceux-ci se trouvent convoqués à l'action partagée avec d'autres disciplines et pratiques sociales ?

Invitée à cette table ronde pour travailler autour de cette question, j'ai tenté d'interroger la nature de ce qui faisait lien entre les différentes pratiques que j'ai été amenée à développer dans mon parcours de peintre plasticienne.

Situons très brièvement ce parcours ;

- En tant que peintre, si je vous dis que mes grands référents sont Matisse, Rothko, Scully, Tal Coat mais aussi Joan Mitchell et Per Kirkeby, pour ne citer qu'eux, vous comprendrez que ma recherche personnelle est d'essence picturale totalement orientée et nourrie par la couleur, l'obsession de la lumière, et continûment ressourcée dans la relation au paysage.

- En tant qu'enseignante, j'ai la chance, depuis de longues années, de travailler au sein de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris la Villette, école qui a construit son enseignement sur une transdisciplinarité active. Questionner l'espace, tel est l'enjeu essentiel qui fédère et entrecroise autour de l'exercice du projet, les sciences humaines, les disciplines artistiques et les outils scientifiques...

- Ce questionnement de l'espace rejoint la confrontation au réel lorsque, en tant que plasticienne et coloriste, je suis invitée à

intervenir sur des projets architecturaux ou urbains. Ces interventions concernent soit la prescription des matériaux et des couleurs qui contribueront à l'identité d'un édifice et à son insertion dans le contexte où il s'inscrit, soit l'étude d'un site pour en décrypter et en analyser l'identité, en dégager les grands caractères qui induiront les lignes de force d'un projet urbain.

Positionnement et regard

Par ses percepts et ses affects, ses sensations et ses impressions l'artiste est un terrain de travail de la réception du monde, porté par la nécessité d'en rendre compte. C'est le propre des grands artistes de trouver et de maintenir le positionnement juste entre intériorité et extériorité, au sein de la *praxis*, au sein du langage dans lequel l'œuvre s'élabore. Ils nous éclairent sur la nature de ce combat continu ; on pense à Giacometti « *Une sculpture ne m'intéresse vraiment que dans la mesure où elle est, pour moi, le moyen de rendre la vision que j'ai du monde extérieur... /... ou, plus encore, elle n'est aujourd'hui pour moi que le moyen de connaître cette vision. À tel point que je ne sais ce que je vois qu'en travaillant* » (1). On pense aussi à Shitao, plus loin dans le temps et l'espace, mais si près et d'actualité dans le propos : « *En ce qui concerne la réceptivité et la connaissance, c'est la réceptivité qui précède et la connaissance qui suit ; la réceptivité qui serait postérieure à la connaissance ne serait pas la véritable réceptivité* » (2)

D'où je vois, où est mon ancrage ? Trouver le positionnement juste entre l'intime et le monde pour que cette relation puisse s'énoncer et trouver son expression apparaît être l'enjeu majeur, le cœur même du travail de l'artiste, qu'il soit peintre, écrivain, musicien, cinéaste. Enjeu et aussi condition d'être, le risque étant pour l'œuvre, née hors de cette tension maintenue entre intériorité et extériorité, de glisser vers le statut de « produit ». Dans cette recherche du positionnement juste, recherche éclairée par l'expérience tutélaire des grandes figures de l'art, chaque artiste peut reconnaître, à son niveau, le sens même de son travail et la

condition de l'émergence de son propre langage.

Dans le champ de l'enseignement, le travail de positionnement se trouve tout naturellement orienté par cet enjeu premier qui conditionne tous les autres : apprendre à voir.

« Tout ce que nous voyons, dans la vie courante, subit plus ou moins la déformation qu'engendrent les habitudes acquises, et le fait est peut-être plus sensible en une époque comme la nôtre qui nous impose quotidiennement, un flot d'images toutes faites, qui sont un peu, dans l'ordre de la vision, ce qu'est le préjugé dans l'ordre de l'intelligence. L'effort pour s'en dégager exige une sorte de courage... » (3).

Ces propos de Matisse recueillis en 1953 prennent une singulière résonance dans la civilisation de l'image qui conditionne maintenant toute notre relation au monde.

Apprendre à voir, questionner l'espace, cela demande en premier lieu de prendre conscience qu'on ne voit pas. À partir de là tout peut commencer ; apprendre à voir n'est pas seulement le nécessaire apprentissage pour celui qui se prépare à travailler sur l'espace, c'est l'affaire de toute une vie. *« Il n'importe pas seulement qu'on voye la chose, mais comment on la voye. »* disait Montaigne. Plus que jamais, face à la prédominance du virtuel, la confrontation au visible demande de développer les outils du regard que sont le dessin, la peinture, la manipulation de matériaux, tout ce qui engage la main et le corps, outils sans lesquels l'étudiant ne saurait construire et s'approprier son propre regard.

Toutes les situations proposées dans le cadre des cours poursuivent cet objectif ; dépayser le regard, déplacer les intentions de perceptions pour se défaire de la « fausse réalité » de l'objet et voir les relations, vraie réalité de l'espace. L'expérimentation des questions propres au champ pictural (lumière, tension, énergie, composition, vide, respiration...) appelle des rencontres indispensables avec les œuvres édifiées sur et autour de ces mêmes questions. Ainsi un début de conversation peut s'engager avec Monet et Rothko, Yves Klein et Ryman, Matisse et Sam Francis, Morandi et Tony Cragg... Germes d'un nécessaire dialogue avec

l'art qui se développera, on l'espère, bien au-delà de la période de formation du futur architecte.

L'écoute et l'analyse de l'espace appellent aussi à développer des outils de lecture spécifiques. C'est ce dont témoigne le livre « *Paris, la Couleur de la Ville* »(4) présenté ici, dont les dessins (réalisés par les étudiants) qui en constituent le corpus sont issus d'une suite de rencontres sollicitées et portées par cette question « Qu'est ce que la couleur d'une ville, et comment cette couleur est constitutive de son identité ? ». Focalisé sur les séquences de façades, le regard trouve en ces tracés précis et sensibles l'outil de lecture et d'analyse adapté.

Dans la confrontation au paysage, autre contexte de cours en cycle master et autre échelle de lecture, le travail in situ engagé avec les étudiants nous portera à développer d'autres outils tel celui de l'intervention/installation, comprise comme un acte révélateur de l'identité ou de la potentialité d'un site.

Le positionnement et le regard, évoqués précédemment, demeurent donc l'objet central des démarches de travail développées dans les différents niveaux du cursus d'étude. La question permanente qu'ils portent est nourrie et réactivée par les outils de lecture très différenciés que le propos et le contexte de l'expérience induisent.

Qu'en est-il dans le champ professionnel de l'architecture et de l'urbanisme ?

Que deviennent positionnement et regard dans le filet serré des contraintes incontournables des projets architecturaux et urbains ? Et comment, si celle-ci peut s'exercer, la transversalité des modes de pensée et de pratique artistiques peut-elle trouver une résonance sociale, un effet tangible et perceptible auprès des habitants concernés ?

Je vais tenter de considérer ces questions à travers une des missions d'étude les plus récentes que j'ai réalisées. Invitée à travailler dans le cadre d'un concours pour un projet urbain de 4500 logements, futur morceau de ville se déployant sur un plateau rural de 450 hectares à Angers, le propos était d'écouter le caractère du paysage angevin, d'explorer le site de ce futur projet, et en cela, de

penser son urbanisation comme un travail d'approfondissement des territoires dans lequel le site lui-même, (sa mémoire, sa géographie), devient l'idée régulatrice du projet.

Là aussi il s'agit de regarder, d'écouter et de comprendre que tout paysage est un espace-temps façonné de mémoire. Suite à cette étude, une attention sera donnée dans le projet urbain aux traces qui innervent le site, (un chemin rural apprécié et emprunté par les promeneurs sera protégé comme un monument historique), et un rôle structurant essentiel sera accordé aux jardins et particulièrement aux jardins familiaux présents sur le plateau, précieux éléments du paysage et facteurs essentiels d'appropriation du territoire et d'intégration sociale.

Le concours gagné, une deuxième phase d'étude s'est engagée pour asseoir durablement l'édification de ce morceau de ville sur cet enjeu majeur : *peut-on être à la fois de son temps et de son lieu ?* Autrement dit, comment s'imprégner de l'essence des lieux angevins pour susciter un art de construire qui, sans abdiquer sa modernité, serait l'expression naturelle du territoire et de son histoire ? Pour répondre à cet enjeu, hélas jusqu'ici peu considéré si l'on en juge par le manque d'identité des quartiers périphériques récents de nos grandes villes, j'ai conçu l'étude « VU EN ANJOU » comme un outil d'accompagnement du processus de conception à l'intention des architectes et des urbanistes qui interviendront sur le projet urbain.

Orienté par les questions de la *mémoire* et de l'*identité*, alimenté par la question de la ville, le regard explore, reçoit, interroge le paysage angevin, les lieux urbains, ceux de la ville, ceux de communes limitrophes ou de petites cités de l'Anjou. Une sorte de répertoire présentant l'essentiel des typologies et des morphologies particulières aux territoires explorés peut ainsi se constituer, accompagné d'un corpus d'images contextualisées et d'éléments analytiques. Cette démarche de travail est ancrée sur la question de l'identité ; qu'est ce qui fait l'identité d'un site, d'une place, d'une rue ? qu'est-ce qui permet à l'habitant de s'identifier avec bonheur à son quartier, d'avoir une adresse ? Réactiver ces questions est le véritable enjeu et demande une écoute de la qualité d'un lieu, de

son usage et de son histoire, et en cela un partage d'échelle de perception avec l'habitant.

Pour conclure, si je devais résumer en un mot ce qui fait lien entre ces formes si différentes d'activités, - la recherche solitaire dans l'atelier du peintre, le travail de transmission de l'enseignant, le partage d'enjeux collectifs dans des études urbaines - je choisirais celui d'écouter.

D'abord se positionner en situant la nature du propos, ses questions, ses enjeux, et écouter, regarder, inlassablement. Le reste suivra. Les outils nécessaires aux réponses s'élaboreront d'eux-mêmes.

On retrouve Shitao, cité au début de ce texte «...*c'est la réceptivité qui précède et la connaissance suit.* ».

A.D.M.

(1) Propos recueillis par Yvon Taillandier. Édition L'échoppe, 1993.

(2) *Les propos sur la peinture du moine Citrouille Amère*. Trad Pierre Ryckmans. Hermann éditions 1972.

(3) *Ecrits et propos sur l'art*. Henri Matisse. Hermann éditions. 1972.

(4) *Paris, la couleur de la ville*. Sous la direction d'Annick Desmier Maulion. Éditions de la Villette 2003.